

Arthur Schnitzler (Vienne 1862 – Vienne 1931), *Les Dernières Cartes* (1926).

Traduction de Brice Germain, Editions Sillage, 160 pages (2009).

Page 1 : Écrivain autrichien, Arthur Schnitzler est né à Vienne (Autriche) le 15 mai 1862.

Son père était un médecin juif connu, qui enseignait à l'université ; dans sa maison, fréquentée par des artistes et des personnes cultivées, l'enfant grandit dans le culte de la poésie, si bien qu'avec des camarades d'école il fonda un petit cénacle littéraire.

Il étudia cependant la médecine et obtint le titre de docteur en 1885. Pendant trois ans, il fut l'assistant d'un célèbre chirurgien qui avait été ami de Richard Wagner, puis il exerça librement, continuant à étudier, s'intéressant aux découvertes de la médecine, spécialement de la psychiatrie.

Il fit des voyages d'études à Berlin, Londres et Paris, et participa à de nombreux congrès scientifiques. **Quelque temps médecin militaire, il dut quitter son poste à la suite de la publication d'une satire mordante sur la vie de garnison : *Le sous-lieutenant Gustel*.**

Étudiant, il avait déjà publié dans des revues de brèves nouvelles et des poèmes sous le pseudonyme d'Anatole, qui deviendra le titre d'une de ses pièces de théâtre. Il fut rapidement considéré comme le chef de la « jeune Vienne », ce groupe d'écrivains d'où se détachèrent plus tard Stefan Zweig et Hugo von Hofmannsthal.

Ses premières pièces de théâtre, *Anatole* (1892), *Amourette* (1895), reflètent l'atmosphère viennoise typique, mélange de mélancolie et de grâce heureuse, de scepticisme et d'ironie mondaine, de sentimentalité et de passion. **Schnitzler a un sens très particulier des mouvements de l'âme et des choses qu'il traite avec une élégance brillante et un art tout impressionniste.** Dans ses drames, l'action est subordonnée à la mobilité d'un dialogue complexe ; aussi aime-t-il particulièrement les pièces en un acte ou les récits.

Son métier de médecin et les exemples du « vérisme » européen marquèrent aussi son œuvre. C'est sur le plan de l'érotisme qu'il traite du problème de l'amour, avec un scepticisme qui masque mal une très humaine tendresse, et qu'il aborde le thème de la mort. Au demeurant, il s'efforce de créer une atmosphère plutôt que de présenter un conflit.

Sa connaissance de la psychanalyse freudienne le mène aussi à explorer la couche du subconscient comme dans *La Nouvelle rêvée* (1926, adaptée au cinéma en 1999 par Stanley Kubrick sous le titre *Eyes Wide Shut*). Songe et réalité, sérieux et jeu vont de pair dans le grotesque de *Au perroquet vert* (1899), dans les dix dialogues de *La Ronde* et dans les pièces plus importantes comme *Le Voile de Béatrice* (1901) et *Le Chemin solitaire* (1903).

Les drames d'Arthur Schnitzler sont des nouvelles dialoguées, et c'est dans le récit qu'il exprime le mieux ce qu'il a de plus personnel. Dans *Le Lieutenant Gustel*, avec un minimum d'action extérieure, il montre son art de la description précise des âmes. La même année paraît *Madame Berta Garlan*. Puis viennent en 1902 la comédie intitulée *Le Conte*, en 1908 un roman, *Vienne au crépuscule*, en 1910 un drame historique, *Le Jeune Médard*. En 1912, il donne une nouvelle, *Géronimo l'aveugle et son frère*, qui lui conquiert dans sa patrie un vaste public. En 1913, c'est *Le Professeur Bernhardt*, l'histoire d'un médecin juif qui, au chevet d'un malade mourant, entre en conflit avec un prêtre.

Citons encore : *Mourir* (1895), *L'Appel de la vie* (1905), *Dame Beate et son fils* (1913). Schnitzler développa une nouvelle technique du monologue épique et expressif dans sa pièce sans doute la plus connue, *Mademoiselle Else*. Cependant, la génération d'après la guerre se détacha de son naturalisme délicat et il se senti isolé. **Le suicide de sa fille et la mort tragique de son ami Hofmannsthal le rejetèrent dans un pessimisme amer et désespéré.**

Après *Thérèse, chronique de la vie d'une femme*, sa dernière œuvre, *Fuite dans les ténèbres* (1931), est le message ultime d'un psychologue génial, obsédé par la mort et la folie. Il a éprouvé et exprimé ce vertige qui, comme le note Hofmannsthal, agite « l'être de notre époque » plongé dans « la multiplicité et l'indécision ». Arthur Schnitzler est mort à Vienne le 21 octobre 1931, à l'âge de 69 ans.

Page 2 (résumé) :

Ch. I : Un dimanche matin, Otto von Bogner rend visite à son ancien camarade d'armée Wilhelm Kasda. Deux ou trois ans auparavant, Von Bogner avait été exclu de la fonction militaire en raison de diverses transactions douteuses et il est dorénavant caissier dans un bureau d'installations électriques. Il a retiré environ 1000 florins sur les comptes de son entreprise mais un contrôle est prévu pour le lendemain à 8h30. Le lieutenant Wilhelm Kasda dispose de moyens assez modestes, d'autant que son oncle a cessé de lui verser une rente. Une seule solution se dessine : Wilhelm propose de jouer 100 florins au baccara, jeu de cartes auquel il s'adonne depuis plusieurs dimanches, dans un café de la ville de Baden où il rejoint un cercle d'initiés composé de civils et militaires. Parmi eux, le consul Schnabel sera de la partie : il est réputé pour jouer et dépenser sans compter et il pourra donc éventuellement démêler les malheurs d'Otto.

Ch. II & III : Après un repas chez la famille Kessner résidant à Baden et que Wilhelm a rencontrée quelques semaines auparavant, l'officier, bien qu'hésitant franchit la porte du café Schopf et s'attable aux côtés des autres joueurs. D'abord simple observateur, le lieutenant s'engage dans la partie. La chance lui sourit assez rapidement et il accumule un peu plus que les 1000 florins escomptés. Il prend alors la décision de se retirer, non sans croiser le « regard glacial » du consul.

Ch. IV : Avec une coquette somme en poche, Wilhem tire des plans sur la comète et s'imagine déjà remettre rapidement à son ancien camarade, le fameux montant qui le sauvera. Il se rend chez les Kessner qui se sont finalement absentés. À la tombée du soir, il flâne d'un pas léger dans les rues et le parc de Baden, puis il décide subitement de retourner au café Schopf.

Ch. V : Willi prend plus de risques que de coutume mais enchaîne une série de victoires. Quand la partie prend fin à 21h, il dispose de 2000 florins. Lors du repas, une discussion porte sur la relation entre vice et jeu de hasard. Schnabel évoque alors les escrocs qui ne s'acquittent pas de leurs dettes de jeu. Après avoir vanté les vertus de la prudence, le lieutenant Kasda annonce son départ et emprunte la voiture du consul pour se rendre à la gare au plus vite. Le train démarre juste avant l'arrivée de Wilhem qui décide, sans la moindre déception, de rejoindre le café où se trouvent encore ses partenaires de jeu.

Ch. VI : Il réintègre le cercle avec la ferme intention d'appliquer la prudente « méthode Flegmann » : *« On commence par une mise faible, on ne surenchérit pas avant d'avoir gagné une fois ; après on ne risque jamais le tout, on engage les trois quarts de la somme qu'on a décidé d'affecter à la partie et ainsi de suite. »* Le lieutenant remporte quelques mises et accepte les verres tendus par Mlle Rihoschek. Les joueurs se retirent successivement et un duel se dessine entre Schnabel et Kasda. Ce dernier se montre de plus en plus téméraire allant jusqu'à jouer les 1000 florins destinés à Bogner. Mais par un heureux hasard, il se trouve finalement à la tête de 4200 florins. Au lieu de se retirer, il se laisse porter par l'irrépressible envie de « plumer » le consul qui réclame « deux jeux de cartes vierges » et s'engage à interrompre la partie, 25 minutes plus tard, à 2h30 du matin.

Ch. VII : Ne pouvant dissimuler quelques rires nerveux, Willi se laisse happer par ses émotions. Il confirme ainsi une mise par erreur et inquiète de plus en plus le médecin Tugut qui l'incite à se retirer. Les 1000 florins destinés à Bogner sont consumés mais Kasda, qui accepte la situation comme une force inexplicable, entame les 120 florins dont il disposait initialement. Le consul se montre très avenant et disposé à le relancer, allant jusqu'à lui prêter 1500 florins que le lieutenant s'empresse d'accepter, même si les autres participants tentent de l'en dissuader. Kasda bascule alors dans une dynamique de l'échec : il perd, s'endette encore, s'entête tandis que son esprit se brouille. Un nouveau gain, accueilli comme un ultime espoir, laisse place aux désillusions qui s'enchaînent, jusqu'à ce que Schnabel constate que « deux heures et demie viennent de sonner ». Willi veut poursuivre mais on préfère l'ignorer. Il s'engage à s'acquitter de la dette exorbitante qui s'élève à 11000 florins. Le cercle de joueurs se disperse et le lieutenant quitte les lieux à bord d'un fiacre, aux côtés de son créancier.

Ch. VIII : Le consul accorde rapidement un délai supérieur aux 24h de coutume, mais le lieutenant reconnaît ne pas disposer de la fameuse somme et risque de ne pas respecter les termes du contrat. Schnabel lui rappelle froidement qu'un joueur est moralement engagé et l'incite à trouver une solution brièvement. Après avoir évoqué l'obligation pour certains officiers de changer parfois de carrière, le consul admet avoir lui-même rencontré des moments particulièrement délicats. Wilhem espère la clémence de son créancier et envisage différentes méthodes : un échelonnement sur plusieurs années, une revanche le dimanche suivant, voire les retrouvailles avec l'oncle Robert qui pourraient s'avérer pénibles mais vitales. Il n'oublie pas les conditions dans lesquelles s'est déroulée la partie et ces sommes conséquentes que prêtait Schnabel, comme pour lui tendre un piège. Le lieutenant envisage même de plaider la folie temporaire ou de supplier celui qui lui fait face. Schnabel multiplie alors les révélations : il est consul d'un pays qu'il n'a jamais visité : l'Equateur ; laisse suggérer qu'il aurait fait de la prison ; et annonce qu'il s'apprête à quitter la France, dès le lendemain soir, pour une durée de trois à trente ans, afin de faire fructifier son négoce aux Etats-Unis. Quand Wilhem évoque la possibilité de rendre visite à son oncle, moyennant un sursis supplémentaire, le consul menace de se tourner directement vers le supérieur hiérarchique de Kasda pour l'informer de la situation. Quelques minutes plus tard, la voiture atteint la caserne.

Ch. IX : Willi annonce à son ordonnance qu'il consultera un oculiste à 9h et disposera donc d'un certificat médical. Il demande aussi à Joseph de se rendre à 7h15 devant l'église Alser pour annoncer à Otto qu'il n'a « malheureusement rien obtenu ». Allongé sur son lit, le lieutenant est en proie à quelques bouffées délirantes durant lesquelles les cartes apparaissent une à une dans son esprit, telle une « farandole insensée et lassante ». Il se demande comment attendrir un oncle qu'il n'a pas vu depuis deux années. Après le décès de sa mère, Wilhem rend parfois visite à son oncle, veuf et rentier, qui l'emmène au théâtre ou au restaurant. Wilram décide plus tard de verser une rente mensuelle à son neveu sans que ce dernier n'en ait formulé la demande. Leurs rencontres s'espacent tandis que l'oncle se montre de plus en plus vieillissant, distant et taciturne. Jusqu'au jour où il met un terme à la rente et à la relation. Willi restreint son train de vie et ne parvient pas à rétablir le contact avec Robert.

Retour à la réalité : Le lieutenant descend les escaliers et se trouve interpellé par Von Bogner lui annonçant que le fameux contrôle est reporté au lendemain. Comme son ex-camarade se rend chez Robert pour éponger sa dette, Otto fait preuve d'opportunisme et lui suggère de réclamer 12000 florins plutôt que les 11000 dont le lieutenant a urgemment besoin.

Ch. X : Accueilli par son oncle, Kasda passe directement aux aveux. Il reconnaît avoir joué et perdu plus qu'il ne possède, puis suggère l'éventualité d'une décision funeste s'il ne sort de cette impasse. Sans nier ses erreurs impardonnables, il propose un récit remanié de la nuit précédente. À la demande de son oncle, Willi annonce la somme à rembourser sans ajouter les 1000 florins destinés à Otto. Il s'engage à ne plus jamais toucher la moindre carte, tout comme à renoncer aux éventuelles dispositions testamentaires. Plutôt ému, l'oncle brise cependant tout espoir en affirmant qu'il ne peut intervenir. Déstabilisé, Wilhem rappelle qu'il n'est pas un joueur régulier, qu'il a été floué durant la partie et que l'honneur d'un officier est en jeu. Robert assène un second coup en révélant que sa fortune personnelle est désormais inférieure à 100 florins. Son neveu passe la pièce en revue, cherchant quelques signes d'appauvrissement mais tout est parfaitement intact. Il sait que son oncle serait capable de mentir dans de tels moments et refuse de s'avouer encore vaincu. C'est alors qu'il se montre suppliant et n'hésite pas à se saisir d'une photographie de sa mère pour la tendre vers Robert toujours impassible. Ce dernier maintient qu'il ne dispose plus de sa fortune et qu'il doit se contenter d'une rente viagère bimensuelle. Quand Willi s'apprête à quitter les lieux, son oncle se décide à passer aux aveux. Robert est marié et sa fortune a été placée entre les mains de son épouse, une femme d'affaires viennoise tout à fait apte à faire fructifier le fameux capital par de juteux placements. En revanche, elle se montre inflexible face à chaque tentative de négociation, allant jusqu'à remettre en question le mariage si Robert ose demander une avance. L'oncle explique le fonctionnement très organisé du couple dont les rencontres sont toutes programmées et « contractualisées ». Essayer de retrouver son épouse un jour imprévu, est un risque qu'il se refuse à prendre. Il narre sa première rencontre, cinq ans plus tôt, avec la très convoitée Léopoldine Lebus qui ne lui manifesta que peu d'intérêt. Il lui aura donc fallu longuement patienter pour qu'elle daigne l'épouser. Willi se souvient de cette soirée quand il raccompagna la fameuse Léopoldine pour ne la quitter qu'à l'aurore ; il s'abstient bien d'évoquer ouvertement cet épisode.

Un projet germe dans son esprit mais il ne laisse rien transparaître. Il préfère se retirer, après avoir admis à son oncle que cette femme ne lui serait d'aucun secours et qu'il serait plus judicieux de solliciter Tugut et Höchster.

Ch. XI : Une fois l'adresse de Léopoldine en poche, Willi se rend confiant à son domicile tout à se remémorant précisément leur première rencontre : il avait apprécié cette nuit passée à ses côtés et avait voulu la revoir mais s'était ravisé, étant déjà l'amant d'une autre femme. Après l'avoir fait patienter, Léopoldine qui l'a reconnu au premier regard, accueille Wilhem dans une pièce spacieuse puis confirme avoir épousé Wilram. De but en blanc, le lieutenant réclame un prêt de 11000 florins, ce qui déstabilise la potentielle créancière. Comme il l'avait fait avec son oncle mais avec plus de maîtrise désormais, il raconte ses malheurs et semble voir poindre une once de compassion. Léopoldine s'adresse à lui en le tutoyant et le prénomme « Willi » ce qui fait jaillir une esquisse d'espoir dans l'esprit du joueur endetté. Or, elle regrette de ne pouvoir disposer de la somme car sa fortune fait l'objet de divers placements. Le lieutenant décide de la supplier en précisant que sa « vie est en jeu ». Devant s'entretenir avec son notaire à 17h, Léopoldine promet d'aborder la question puis demande l'adresse où envoyer quelqu'un entre 19 et 20h pour rejoindre et informer Wilhem. Kasda indique qu'il réside dans la caserne d'Alser puis il quitte les lieux sans la moindre garantie.

Ch. XII : Le lieutenant déambule dans les rues viennoises et oscille entre « espoir et découragement ». L'attitude de Léopoldine a semé le doute en lui... Profitant de son éventuelle dernière journée, il décide de faire bonne table dans un restaurant où il s'était déjà rendu plusieurs fois avec son oncle. Après avoir longuement flâné et médité, Wilhem retourne à la caserne où Joseph lui apprend qu'Otto est passé et a laissé sa carte de visite. Hésitant à détruire l'adresse de « ce fou », il la conserve in extremis. Après avoir annoncé à Joseph qu'une visite aura lieu entre 19 et 20h, Wilhem se laisse absorber par le sommeil. **Ch. XIII :** Wilhem est réveillé par Léopoldine que Joseph escorte de près. Vêtue élégamment, elle commente les lieux sans évoquer les 11000 florins qui trottent dans la tête du lieutenant. La discussion porte sur leur vie personnelle et professionnelle, tout en examinant la question de la solitude et du bonheur. Soufflant l'espoir et l'inquiétude, Léopoldine qui s'apprête à partir, accepte finalement de partager un dîner avec Kasda. Elle aide Joseph à dresser la table, les verres s'entrechoquent quand la jeune femme prend soudainement l'initiative d'embrasser son hôte. L'alcool coule à flots tandis que le repas est partagé avec appétit. « Conquête et consentante », Léopoldine accueille Wilhem en « murmurant son nom comme dans un rêve ».

Ch. XIV : À son réveil, Wilhem découvre que Léopoldine s'apprête à partir et il cherche désespérément les 11000 florins qu'elle était supposée apporter. L'épouse de son oncle retire alors de son corsage un billet de 1000 florins qu'elle jette sur la table pour rétribuer la prestation nocturne. Kasda n'avait-il pas laissé dix florins lors de leur lointaine mais inoubliable rencontre, juste avant de la quitter en l'abandonnant seule avec ses angoisses ? Fou de rage, il comprend avoir été l'objet d'une vengeance machiavélique qui s'abat sur lui quand il a déjà un genou à terre. Constatant que Léopoldine a subitement quitté les lieux, il voit s'envoler son ultime espoir. Le moment est donc venu... Il retrouve son revolver, glisse les 1000 florins dans une enveloppe destinée à Otto et que Joseph doit remettre dans les plus brefs délais. Wilhem prend alors soin de s'enfermer à clé dans sa chambre, avec la promesse que Joseph ne le dérangera pas à son retour.

Ch. XV : Trois heures plus tard, Joseph assoupi devant la porte du lieutenant, est subitement réveillé par Bogner qui vient remercier son bienfaiteur. Le médecin Tugut les rejoint pour sonder la situation. Pressé, Joseph frappe de plus en plus fort sur la porte, mais sans résultat. Le serrurier du régiment est sollicité puis débloque aisément la serrure. Sans surprise mais avec effroi, on découvre Kasda sur son sofa de cuir noir, le bras droit pendant au-dessus de l'accoudoir. Le pistolet repose à terre et un mince filet de sang s'écoule de la tempe au col du défunt. Le médecin Tugut constate le décès quand Robert fait son apparition : peinant à comprendre et admettre la situation, l'oncle incrédule tend une enveloppe au corps inerte de son neveu et lui annonce qu'elle contient 11000 florins remis par Léopoldine. Il s'agenouille avant de percevoir un parfum qui lui est familier. Tugut, Bogner et le serrurier se retirent tour à tour tandis que Joseph est sommé de surveiller le cadavre qui doit rester dans la même position. Après avoir inspecté la pièce, Robert demande à Joseph si le lieutenant a reçu de la visite la veille au soir. L'ordonnance « au garde-à-vous tel une sentinelle » parvient à lever tout soupçon en affirmant que Wilhem a passé la soirée avec un camarade. C'est alors qu'apparaît la commission d'enquête.

Rappel :

Le jeu est défini dans la plupart des dictionnaires comme **une activité physique ou mentale, non imposée, purement gratuite**, généralement fondée sur la convention ou la fiction, qui n'a dans la conscience de celui qui s'y livre **d'autre fin qu'elle-même**, d'autre but que le **plaisir qu'elle procure**.

Parmi ces caractéristiques, notons celles de gratuité et de plaisir, qui font que cette activité semble **s'éloigner des obligations de la vie sociale**. En tant que divertissement et amusement, il **s'oppose à la contrainte**.

Source : thémadoc

Problématique retenue :

*Dans quelle mesure le roman interroge-t-il la responsabilité individuelle du joueur ?
Son libre-arbitre ? Sa possible rédemption ?*

Problématiques générales (programme) :

En quoi la règle est-elle intrinsèque au jeu ?

Peut-on tenter de la négocier ? La contourner ? L'oublier ?

La règle du jeu implique que le perdant s'acquitte de ses dettes dans les plus brefs délais. Le jeu se prolonge au-delà des limites de la salle et de son cadre temporel. La règle contrôle donc le personnage même lorsque la partie a été officiellement interrompue. Wilhem ne cesse donc de jouer jusqu'à la fin du roman. Sa vie est devenue un jeu qu'il ne contrôle plus, une succession de déceptions jusqu'à l'issue funeste.

Mais pourquoi un tel espace de liberté et d'expérimentation peut-il conduire à l'aliénation ?

L'œuvre ne permet pas de clairement définir la cause de cette aliénation mais elle en décrit certaines modalités et suggère des hypothèses psychologiques.

Comment en définitive comprendre la place du jeu dans notre vie personnelle et sociale ?

Le jeu n'était à l'origine qu'une simple distraction pour Wilhem et quand il décide de le considérer comme une source de revenus, l'unique solution à la situation critique dans laquelle se trouve son ami, le jeu polarise alors tous les rapports sociaux et toutes les réflexions personnelles du héros.

L'instrument (le jeu) s'est imposé comme une absolue nécessité puis devient la cause de tous les malheurs.

Intérêts	Points de vigilance
<p>- Une œuvre accessible :</p> <ul style="list-style-type: none">✓ plutôt courte (proche de la nouvelle) et tout à fait adaptée pour une lecture cursive intégrale ;✓ assez peu résistante (trop peut-être ?) :<ul style="list-style-type: none">▪ Lexique globalement accessible et absence de notes de bas de page (ce qui permet d'envisager des activités lexicales variées) ;▪ Syntaxe compréhensible en autonomie ;▪ Récit linéaire (les quelques analepses sont balisées) ; <p>- Un auteur autrichien célèbre dans son pays natal : Schnitzler est, avec Zweig, l'un d'un plus grands auteurs autrichiens. Les élèves sont donc face à un texte « patrimonial » apprécié par les germanophones (mais pas seulement) ;</p> <p>- Un roman du XXe s (dans une ambiance plutôt « Belle Epoque ») mais très actuel (approche psychologique, dans la veine du « roman d'analyse »). On pourrait envisager Wilhem évoluant au XXIe s (en procédant à quelques adaptations avec les élèves) ;</p> <p>- Ressorts de la tragédie avec effets d'annonce et de suspense pour tenir le lecteur en haleine ;</p> <p>- Une œuvre peu étudiée (en France) jusqu'à présent :<ul style="list-style-type: none">✓ Absence d'adaptation cinématographique : l'imaginaire et le questionnement personnel doivent forcément prendre le relais. NB : Il existe une adaptation théâtrale autrichienne ;✓ Aucune étude approfondie (pour l'instant) ni fiche Wikipedia disponibles sur le net, ce qui incite les élèves à lire et penser par eux-mêmes.</p>	<p>- Une œuvre traduite : le titre nous montre déjà le degré d'interprétation de liberté que les traducteurs peuvent parfois s'accorder : à questionner avec les élèves ?</p> <p>- Un lexique spécifique à contextualiser (Autriche, modes de transports, monnaie...) ;</p> <p>- Noms et fonctions des personnages : nécessité de fournir un document annexe pour faciliter la compréhension et la visualisation ;</p> <p>- Etude qui s'appesantirait sur une approche du jeu exclusivement pratique et descriptive (règles, organisation) au détriment de questionnements plus aboutis ;</p> <p>- Etude qui se focaliserait sur les personnages (cf itinéraires romanesques) en dressant essentiellement leur portrait (psychologique et moral) et leurs évolutions ;</p> <p>- Etude qui occulterait la partie du roman durant laquelle le personnage entretient un rapport plutôt « sain » et « serein » à l'égard du jeu et chercher à aborder le jeu uniquement à travers « un prisme particulier et manichéen » qui ne rend pas suffisamment compte de la subtilité du roman ;</p> <p>- Envisager également une lecture en réseau sur le jeu de cartes, de pari, d'argent avec une approche plus nuancée car <i>Les dernières cartes</i> met malgré tout l'accent sur les dérives et le caractère « néfaste » du jeu quand on lui accorde une trop grande importance.</p>

consul de jouer une dernière main. Elrief servait du cognac à la ronde, comme s'il eût été l'hôte. Il en était à son huitième verre. Mademoiselle Mizi Rihoschek se tortillait sur sa chaise et fredonnait toujours. Tugut rassembla les cartes dispersées et les mélangea. Le consul se taisait. Puis il appela subitement le serveur et fit apporter deux jeux de cartes vierges. Tout autour de lui les yeux brillaient. Le consul regarda l'heure et dit : « J'arrête à deux heures et demie précises, je n'y reviendrai pas. » Il était deux heures cinq.

CHAPITRE VII

Le consul misa une somme que personne de ce groupe n'avait encore jamais vue, un enjeu de trois mille florins. En dehors des joueurs et d'un serveur, il ne restait plus personne dans le café. Les premiers chants d'oiseaux leur parvenaient à travers la porte laissée ouverte. Le consul perdit, mais il garda la banque, et la même mise. Elrief s'était très largement refait et, pressé par un regard impérieux de mademoiselle Rihoschek, il se retira du jeu. Les autres, qui gagnaient tous un peu d'argent, continuaient à jouer, avec prudence, des mises modestes. La moitié de la banque était encore intacte.

« Banco » s'écria soudain Willi, et il fut effrayé par ses propres paroles, par sa propre voix. *Suis-je devenu fou ?* se demanda-t-il. Le consul abattit ses cartes : neuf, et Willi

fut en un instant plus pauvre de quinze cents florins. Se souvenant alors du système Flegmann, Willi mit en jeu une somme ridiculement basse, cinquante florins, et gagna. *C'est trop bête*, pensa-t-il. *J'aurais pu tout récupérer d'un coup. Pourquoi ai-je été aussi timide ?*

« Banco suivi. » Il perdit. « Banco. » Le consul parut hésiter.

– Qu'est-ce qui te prend, Kasda ? lui cria le médecin-major.

Willi éclata de rire et sentit comme un vertige lui monter à la tête. Peut-être était-ce le cognac qui lui brouillait l'esprit ? Sans aucun doute. Il s'était trompé, bien entendu, jamais il n'avait pensé ou même rêvé proposer un enjeu de mille ou deux mille florins.

– Veuillez m'excuser, monsieur le consul, ce que je voulais dire en réalité...

Le consul ne le laissa pas achever sa phrase. Il lui dit, bienveillant :

– Si vous ne saviez pas quelle somme il reste dans la banque, je prends naturellement acte de votre retraite.

– Comment cela, de ma retraite, monsieur le consul ? s'exclama Willi. Un banco est un banco.

Était-ce bien lui qui parlait ? Étaient-ce ses mots ? Sa voix ? S'il perdait, alors c'en était fini de la nouvelle tunique, de la nouvelle dragonne, des soupers en galante compagnie. Il ne resterait plus que les mille florins destinés à cet escroc de Bogner, et lui-même redeviendrait le pauvre diable qu'il était deux heures auparavant.

